– VIII –

L'ÉCRITURE GRECQUE DU CODEX DE BÈZE*

La majuscule biblique**, à laquelle se rattache l'écriture grecque du Codex de Bèze, a fait l'objet, voilà déjà un quart de siècle, d'une étude détaillée du Prof. G. Cavallo[1]. Son histoire est longue : cette majuscule livresque apparaît dans la seconde moitié du IIe siècle de notre ère, reste pratiquée pendant plus d'un demi-millénaire et se prolonge même jusqu'au XIe siècle dans la majuscule liturgique. C'est une écriture de luxe dont la dénomination de biblique n'a rien à voir avec son origine : elle a été adoptée, avant les découvertes papyrologiques qui en ont précisé les débuts, parce que les grands manuscrits de la Bible – le *Vaticanus*, le *Sinaiticus*, l'*Alexandrinus* et le Codex de Bèze lui-même, pour n'en pas citer d'autres – étaient écrits dans ce type de majuscule qu'il importe maintenant de définir. 3

Comme toutes les écritures grecques de librairie à l'époque impériale et dans le haut-byzantinisme, la majuscule biblique est une écriture à deux lignes : l'une, tracée sur le parchemin mais non sur le papyrus, sur laquelle repose la base des lettres ; l'autre, toujours absente (à l'exception des exercices scolaires), qui en limite l'extension vers le haut. Ce qui fait l'originalité de la majuscule biblique, écriture verticale, et lui donne son allure équilibrée, c'est le fait que la majorité des lettres ont une largeur égale à leur hauteur : elles s'inscrivent dans un carré, véritable module de base. Les unes coïncident partiellement avec les côtés du carré de base (trois côtés pour Π, deux pour Η Μ Ν, pour Γ Ζ Ξ, un pour Ι Β Ρ et Κ ; le cas de Τ est un peu différent) ou avec ses diagonales (Χ et Ν). D'autres ont la forme d'un cercle, complet ou non, dont le diamètre est égal au côté du carré (Ο Θ C Ε). D'autres, de type triangulaire, ont une hauteur égale à leur base, réelle ou théorique 4

* *Codex Bezae : studies from the Lunel Colloquium, June 1994*, ed. by D. C. Parker and C.-B. Amphoux, Leiden – New York – Köln 1996, p. 3-13.

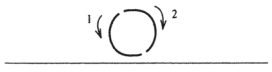
** Le plan que j'avais prévu pour cet exposé et auquel correspondait mon résumé a dû être quelque peu modifié en raison de l'absence du Prof. G. Cavallo ; c'est lui qui aurait tracé le cadre général dans lequel se situent l'écriture du copiste du Codex de Bèze et celles de ses correcteurs. Il faut ajouter que les deux macrophotographies qui illustrent mon exposé ne m'ont été communiquées que le 22 juin (six jours avant ma communication !) par Louis Holtz, qui venait tout juste de les recevoir et a eu l'obligeance de me les confier ; jusque-là, je ne disposais que de reproductions de pages entières, qui ne permettaient pas une étude précise du détail des lettres et de leur tracé.

1. G. Cavallo, *Ricerche sulla maiuscola biblica* (Studi e testi di papirologia 2), Firenze 1967.

(Λ Δ Α). Seules quelques lettres échappent aux mesures du carré de base, soit en raison de leur tracé comme l'oméga (ω) qui justifie son nom grec de « grand o », soit à cause de la présence d'une haste verticale qui déborde vers le haut et vers le bas (φ ψ) quand elle est libre à ses deux extrémités, ou seulement vers le bas (ρ γ) quand elle n'est libre qu'à son extrémité inférieure, les deux lignes réelles ou virtuelles entre lesquelles s'inscrit la totalité du tracé des autres lettres.

Sous ce modèle théorique de la majuscule biblique, chacune de ses réalisations laisse entrevoir quelques particularités qui jouent leur rôle dans l'évolution de ce type d'écriture et dont le développement ou la disparition fournissent des repères pour une chronologie relative, sinon absolue.

Mais, avant d'en arriver là, il faut d'abord faire deux observations générales, qui valent pour toutes les écritures de librairie contemporaines de la majuscule biblique. La première de ces observations est particulièrement importante pour un manuscrit bilingue : à l'époque impériale, l'écriture grecque privilégie les tracés circulaires faits dans le sens direct, c'est-à-dire contraire au mouvement des aiguilles d'une montre, alors que l'écriture latine manifeste une nette préférence pour le sens rétrograde[2] ; ainsi s'explique, comme nous le verrons plus loin, que dans le Codex de Bèze l'oméga grec a un tracé identique, après rotation de 180°, à celui du ω latin[3]. La seconde observation concerne la posture du scribe et la tenue du calame. Le copiste antique n'écrit pas sur un pupitre incliné ou sur une table à surface horizontale. Qu'il utilise un rouleau de papyrus ou des feuilles de parchemin, il appuie contre son genou gauche le support sur lequel il écrit de la main droite ; s'il est gaucher, il fait l'inverse. Lorsqu'il trace des caractères perpendiculaires à la ligne de base, réelle ou fictive, l'inclinaison de la main et des doigts qui tiennent le calame a pour effet que les traits en arc de cercle ont une corde oblique par rapport à la verticale : l'omicron, en apparence vertical, est fait de deux demi-cercles dont les extrémités se rencontrent sur un diamètre incliné de 15° à 20° sur la verticale, ou, si l'on préfère, de 70° à 75° sur l'horizontale :



Il s'ensuit que les lettres à élément de base théoriquement semi-circulaire, comme le sigma et l'epsilon, réclament à leur sommet un élément supplémentaire qui rétablisse la symétrie avec la partie inférieure, au prix d'un outrepassement du demi-cercle théorique, déjà outrepassé vers le bas :

2. A. Blanchard, Les origines lointaines de la minuscule, dans *La paléographie grecque et byzantine* (Colloques internationaux du CNRS 559), Paris 1977, p. 167-179.

3. Lorsque j'ai eu l'occasion de signaler ce phénomène graphique dans un séminaire tenu à l'université de Rome, en 1983, le rapprochement m'a paru choquer les spécialistes de paléographie latine.